

Le deuil des rouges-gorges

Robert Marteau

Volume 45, numéro 1 (259), février 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33037ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marteau, R. (2003). Le deuil des rouges-gorges. *Liberté*, 45(1), 55–59.

Le deuil des rouges-gorges

Robert Marteau

Il y avait eu à la Pentecôte les concerts de pinsons ; puis ceux donnés par les fauvettes, puis l'arrivée des solistes que sont les rouges-gorges. Il n'y avait pas de matin, mouillé, soleillé ou venteux, qui ne fût chanté par un de ces petits chanteurs à la bavette orangée toujours posté haut sur quelque fine branche et saluant le soleil par des improvisations ou tenant tête à l'intempérie par des variations. Il semblait être fier d'être le seul entre les carinates à persister sans se soumettre aux lois saisonnières. Le matin du 8 novembre est celui du départ. Le rouge-gorge est bien là sur le prunier, mais muet. Je m'arrête à le regarder. M'effleure l'esprit que mon départ l'affecte, et qu'il en a donc connaissance, mais pour une raison qui nous échappe. Je n'ai pas fait cinquante pas, ayant tourné le dos à la maison, qu'un autre rouge-gorge se détache du houx pour venir se poser sur le chemin et puis aussitôt, sans émettre aucun son, regagner la touffe hirsute et verte. Me voilà dans le train. C'est l'après-midi et je vois les Landes fracassées par la tempête du dernier Noël, et noyées par les pluies de ces derniers jours ; et selon mon habitude, obéissant aux mots qui me viennent, je me mets à écrire dans mon carnet :

Le rouge-gorge s'est mis sur une brindille ;
Il nous a salués d'une oscillation,
Sans la moindre note. Après il est descendu
Sur le chemin, et nous avons vu qu'il avait
Ce joli tablier volé au feu des forges.
Il s'est deux ou trois fois incliné, puis d'un saut
De l'aile a franchi la touffe de houx qui mêle
Sa feuille au fusain décoré de corail. Nous
Ne l'avons pas revu : c'est qu'il veut que je songe
À lui et que par lui j'apprenne à déchiffrer
Les messages qu'envoient ceux qui mettent leur chiffre
Sur les arbres aussi bien que sur l'air et l'eau :
Les anges, les immortels, les dieux et les fées,
Tous sur la terre avant-coureurs de l'Esprit saint.

Dès le lendemain de mon retour à Paris, je me mets à faire le ménage et poussant un peu plus je m'emploie à trier le papier accumulé dans mes caissettes de Médoc ; et c'est ainsi que fait surface une photographie autrefois reçue du Québec au temps des fêtes de Noël, photographie d'un rouge-gorge dans un entrelacs de fines branches givrées. L'oiseau y fait une petite boule de plume agrippée à une brindille, piquée de l'accent aigu que suggère le bec, rehaussée de rouge orangé. Sans vraiment que ce soit réfléchi, et comme instinctivement, je transporte mon rouge-gorge sur un degré des étagères à livres où se trouvent déjà la photographie d'un portrait peint de Balzac (Tours, Musée des beaux-arts, palais des Archevêques, Gérard Seguin, 1805-1875, *Portrait de Balzac jeune*, pastel, déposé au musée de Saché, et dont la photographie me fut offerte par mon amie Dominique qui a là-bas une maison qu'a habitée Calder) ; une du chef indien Running Rabbit portant son sceptre, prise en 1900 par Edward S. Curtis ; une boule de grès rapportée de l'Arizona par la même amie de Saché ; une plume de perdrix montée sur bambou et posée sur un support d'éventail venu du Japon, et un andouiller de chevreuil offert par Peter Nim qui l'avait trouvé

dans la forêt de Bellême et qui se trouve ici accoté à l'*Œuvre royale de Charles VI* qui traite du Cerf volant. Cela pour dire qu'à la mi-novembre des amis et voisins étant venus me rendre visite, l'un d'eux, qui n'est ni plus ni moins que Jean-Pierre Chevais, remarque sur l'étagère la photographie du rouge-gorge, se déplace pour la voir de plus près, puis à une minute de là, étant revenu à sa place initiale, ayant bu quelques gorgées de vin, tout à trac me demande si j'étais au courant de la mort de Henri Pichette. Stupeur de ma part. Il venait de lire la chronique que lui avait consacrée Patrick Kéchichian dans *Le Monde*.

J'avais vu pour la dernière fois Henri Pichette à l'occasion du spectacle-récital *Gaston Miron* présenté un soir caniculaire de juillet à la Maison de la poésie alors sise rue Rambuteau. Était là, aussi, notre ami commun Frédéric-Jacques Temple. Je crois me rappeler que c'est lui qui avait rapporté d'Allemagne, en 1945, le manuscrit des *Apoèmes* que Henri Pichette, comme lui soldat là-bas, lui avait confié. J'avais connu Henri Pichette après qu'il eut atteint le sommet de sa notoriété. J'étais allé sur son invitation à l'encre rouge lui faire une visite dans le XVI^e arrondissement où il habitait sous les toits. Sa femme était enceinte. Je m'en souviens. Ils m'avaient offert de partager leur repas. J'avais publié *Entre toutes les femmes* dans les *Cahiers du Sud* de Jean Ballard et Léon-Gabriel Gros, et c'est après avoir lu le poème qu'il m'avait écrit, me présentant ensuite à Samuel de Sacy pour que le Mercure de France devînt mon éditeur. Ça doit être un peu plus tard, après qu'il eut passé une année au Québec, qu'il me dit : Il faut que je te fasse connaître un gars extraordinaire qui deviendra certainement ton ami. Il est actuellement ici, à Paris, à l'école Estienne. Henri Pichette vivait alors avec Catherine au sommet de Montmartre, me semble-t-il. Et

c'est là que je fus convié, et que je fis la connaissance de Miron, qui devint effectivement mon ami, et qui m'amena à aller vivre au Québec. C'est dire que par Henri Pichette ma vie devait changer de cap.

Comme si la source s'était tarie, Pichette, célèbre à vingt et quelques années, bientôt cessa d'écrire ou tout au moins de publier. Je le revoyais rarement. Je sus par un de ses amis, avec moi à la revue *Esprit*, qu'avait été créée pour lui l'Association du rouge-gorge afin de lui permettre de vivre grâce à la contribution des adhérents. Henri ne s'occupait plus que de sa *Somme du rouge-gorge* qu'alimentait un réseau de plus en plus fourni de correspondants. Quand il m'arrivait de le rencontrer, je ne manquais pas de lui demander quand il envisageait d'en commencer la publication. Quelle était sa réponse ? Je ne m'en souviens pas, mais ce dont je me souviens, c'est qu'ayant remarqué, à la lecture d'un de mes livres, la présence de rouges-gorges assemblés, il ne manqua pas de me signaler qu'il s'agissait d'une erreur de ma part, le rouge-gorge se tenant toujours seul et chantant pour faire connaître à tout congénère la limite infranchissable de son territoire. À moins, me dit-il, que ce ne fût le froid qui les eût réunis dans leur quête de nourriture. C'était le cas, Henri. Je m'en souviens : nous étions enfants. Nous jetions du grain pour attraper les moineaux, et c'est ainsi que quelques rouges-gorges, troglodytes, merles et mésanges descendaient aussi sur l'aire pour avoir leur part. Et à propos du troglodyte, il me dit qu'il ne fallait pas le confondre avec le roitelet, comme on le faisait couramment dans le Poitou, y nommant roibertaut l'un comme l'autre, quand l'un – le troglodyte – est sans couronne alors que le roitelet se trouve être couronné, l'un étant très commun et l'autre très rare. Et c'est vrai que pour ma part, je n'ai vu qu'un seul roitelet, il n'y a pas de

cela si longtemps sans que pour autant je me souvienne du lieu et de la circonstance.

Me revient à l'esprit que lors de notre première rencontre, m'ayant fait part de ses lectures (sa source privilégiée était le *Larousse du XIX^e siècle* de Pierre Larousse) je lui avais dit être plongé dans la lecture de Péguy. Est-ce le grain qui donna naissance à son *Ode* à Charles Péguy ? À quelque vingt années de là il me faisait part, lui, l'auteur des *Revendications*, de sa dévotion à la Vierge.